

JOURNAL DE LA HAYE.

PREMIER ABONNEMENT.
 La Haye. Provinces.
 Pour un an. 26 fl. 30 fl.
 six mois. 14 » 16 »
 trois mois. 7 » 8 »

PRIX DES INSERTIONS.
 Les premières 5 lignes fr. 1,50 timbre
 compris et 10 cts. par ligne en sus.

BUREAU DE LA RÉDACTION
 à La Haye, Lager Nieuwstraat
 derrière le Prinsgracht, No. 14
 BUREAU POUR L'ABONNEMENT ET LES
 ANNONCES,
 Chez M. Van Weelken, Libraire,
 Spui, à La Haye.
 Les lettres et paquets doivent être
 envoyés à la direction franco de port.

LA HAYE, 7 Juillet.

Affaires de Belgique.

(Correspondance particulière du Journal de La Haye.)
Bruxelles, 6 juillet.

La discussion sur le projet de loi relatif à la convention avec la France se terminera probablement aujourd'hui à la chambre des représentants. On ne doute pas de l'adoption de ce traité à une assez forte majorité. Le ministre n'est inquiet que d'une chose, c'est que la majorité ne soit trop considérable.

En effet, après les longues négociations qui ont eu lieu pour arriver à la conclusion du traité; après avoir été obligé par l'attitude du cabinet français de rabattre successivement une partie des prétentions qu'il avait mises en avant pour céder aux exigences des diverses industries, le ministre belge ne serait pas fâché qu'une minorité respectable se prononçât contre le traité, afin de faire voir à la France que la Belgique est allée jusqu'aux dernières limites des concessions, et afin de se ménager pour l'avenir un terrain plus favorable encore.

On ne peut s'empêcher de remarquer que dans la discussion qui a eu lieu à la chambre, la vérité des faits a été altérée, comme elle l'avait été dans la presse, alors que les journaux discutaient les divers points du traité. Ainsi, ni M. le ministre des affaires étrangères ni les partisans les plus zélés du traité n'ont osé aborder les véritables chiffres de l'importation belge en France et réciproquement, chiffres qui sont tout à l'avantage de la première; et quant aux adversaires du traité, ils ne se sont pas fait faute d'exagérer l'importance de la somme des importations françaises en Belgique et d'atténuer celle de l'exportation des produits belges en France, afin de démontrer que la Belgique, en signant le traité, a fait un marché de dupe; que la France est réservée la part du lion; que les intérêts belges ont été sacrifiés à l'égoïsme de la France, etc., etc.

L'antagonisme des deux industries rivales de la laine et du lin s'est donné libre carrière dans cette discussion, et il faut bien le dire, la justice n'était pas du côté de la première. En possession du traité de 1841 avec l'Allemagne, elle trouve mauvais aujourd'hui que l'on songe à améliorer la situation de l'industrie linière en lui procurant un débouché sortable. Mais l'état comparatif de l'industrie des laines et de celle des lins, la supériorité de Verviers, les avantages de la culture des laines, et l'importance de peser d'un grand poids dans la balance et de déterminer l'adoption du traité.

Les plaintes des Flandres deviennent, en effet, de plus en plus vives chaque jour, et le vœu d'une union douanière avec la France devient plus général à mesure que la situation de l'industrie linière paraît plus critique. Il n'est presque pas de communes dans les deux Flandres, qui n'aient fait leurs pétitions pour demander l'union, ou tout au moins l'adoption du traité, qui n'est considéré, on ne peut se le dissimuler, que comme un pis aller que les considérations politiques qui se rattachent à l'union douanière, forcent seules d'admettre.

L'escadre que les vents contraires retenaient depuis quelques jours dans la rade de Flessingue, en est partie le 4 de ce mois, et est entrée en pleine mer avec un bon vent de nord-est.

Son Exc. M. Mercier, ministre d'état plénipotentiaire de S. M. le roi des Belges, en mission extraordinaire près la cour des Pays-Bas, a quitté hier cette résidence, se rendant à Bruxelles.

Une touchante fête de famille à laquelle a pris part toute la communauté des Israélites portugais à Amsterdam, a eu lieu ces jours derniers dans cette ville, à l'occasion du jubilé de mariage que célébrait le digne et vertueux pasteur de cette communauté, M. de Ferrares, qui depuis près d'un demi-siècle dirige cette communauté. Ce qui a surtout ému tous les assistants et rempli leurs cœurs d'un vif enthousiasme, ce fut de voir le fils de ce noble vieillard attacher sur la poitrine de son père la décoration de l'ordre du Lion-Néerlandais que le Roi venait de lui accorder, comme une récompense des services rendus par ce digne pasteur durant une aussi longue carrière.

M. Louis Rosenberg, ancien premier prix du Conservatoire royal de La Haye, qui habite aujourd'hui Paris, vient d'être nommé musicien particulier de S. A. R. la duchesse d'Orléans.

La 2^e chambre des états de Bade a commencé le 1^{er} juillet la discussion du budget. A l'occasion du budget du ministère des affaires étrangères, le député Welcker a rappelé le renvoi des députés d'Itzstein et Hecker hors des états prussiens, et a proposé la motion suivante :

« La chambre invite le gouvernement à intervenir auprès des autres gouvernements allemands, afin que ceux-ci déclarent que l'article 18 de l'acte fédéral, qui accorde à chaque Allemand le droit d'acquiescer et de posséder des propriétés foncières dans chaque état fédéral sous les mêmes conditions que les citoyens du pays, et par conséquent celui d'entrer à cet effet en tout temps dans le pays, et de séjourner dans leurs propriétés, implique un autre droit moindre, mais cependant très important, celui que chaque Allemand peut, en observant les lois générales du pays, voyager librement et s'arrêter temporairement dans tous les états de la confédération. »

Le député Peter a ajouté ce qui suit à la motion du député Welcker :

« La chambre voudra bien déclarer au gouvernement qu'elle espère fermement qu'il usera de toute son influence pour qu'en conformité de l'article 18 de l'acte fédéral, le gouvernement prussien retire l'ordre qu'il a donné à son ministre près la cour de Carlsruhe, de refuser le visa aux passeports de MM. d'Itzstein et Hecker, et qu'il fasse disparaître de la sorte les dernières conséquences qui se rattachent à l'acte de renvoi du 23 mai 1845. »

Les explications données par M. le ministre d'état de Busch, que le gouvernement n'a pas encore réussi à faire retirer l'ordre susmentionné du gouvernement prussien. La chambre a entendu à huis-clos les explications que M. le ministre de Busch n'avait pas cru devoir donner en séance publique.

Le Times publie une lettre de Valparaiso, du 14 mars, qui contient quelques détails intéressants sur une tentative révolutionnaire qui a eu lieu au Chili. Nous en extrayons les passages suivants :

A l'approche des élections quinquennales des municipalités, des sénateurs, des députés et du président de la république, une assez vive fermentation régnait depuis quelque temps dans le pays et surtout à Santiago, la capitale : samedi, les choses ayant pris un caractère plus sérieux, les autorités de Santiago ont fait arrêter pendant la nuit une vingtaine d'individus

pensées et nos rêves, nos joies et nos douleurs, sont un luxe d'ameublement et de décoration que bien des riches ne soupçonnent pas, et qui vaut, à mon sens, le velours et la soie, le bois de rose ou le palissandre. Les quatre murs qui nous voient aimer, travailler, rêver, espérer, sont toujours les murs d'un palais.

Ces paroles touchèrent médiocrement Maurice, qui, demeuré seul, se prit à marcher autour de sa chambre comme un lion nouvellement mis en cage. Enfin sa colère éclata. Il se tordit les poings, se frappa le front, et se roula sur son lit avec des cris de rage. Il se demandait par quelle lâche condescendance, par quelle incroyable faiblesse il avait laissé les choses en venir là; il s'accusait d'imbecillité et blâphémait le nom de sa cousine. Pendant ce temps, Madeleine s'occupait de mettre en ordre ses pains de couleur, ses pinceaux, ses feuilles d'ivoire, assis à l'aise déjà dans sa nouvelle condition que si elle n'en eût jamais connu d'autre, plus enivrée de sa pauvreté qu'elle ne l'avait été de sa fortune, quand elle était entrée en souveraine à Valtravers, après la mort de la marquise. Ursule était à l'œuvre, elle aussi; elle rangeait, frottait, frottait, tout en chantant à pleine voix une chanson de son pays. Au bout d'une heure, Maurice sortit. La voix de sa sœur de lait, qu'il entendait à travers la cloison, avait mis le comble à ses emportements. Il erra jusqu'au soir par la ville, ne sachant où il allait, ne songeant pas même à se le demander. Vers onze heures, le hasard le ramena à peu près au point d'où il était parti. De vifs éclairs sillonnaient la nue; le tonnerre grondait; de larges gouttes de pluie commençaient à tomber. Maurice, qui, en réalité, n'avait plus d'autre asile que sa mansarde de la rue de Babylone, prit le parti de s'y réfugier, Ursule guettait son retour. Accourue sur le palier au bruit des pas de son jeune maître elle fut effrayée de la pâleur de son visage. Ses lèvres étaient livides; enfoncées dans leur orbite, ses yeux brillaient d'un éclat fébrile. La bonne fille, sérieusement alarmée, voulut l'attirer chez Madeleine, qui avait l'habitude de veiller très-tard; mais la repoussant avec humeur, il passa outre et se retira dans sa chambre. Assis auprès de la fenêtre ouverte, il resta jusqu'au matin à écouter le parc mugir sous les assauts du vent, à regarder le ciel, moins sombre et moins orageux que son âme. Il avait la fièvre et se couchant, et le délire lorsqu'on entra chez lui.

On craignait pour ses jours. Mis en présence de la réalité, le malheureux enfant n'avait pu soutenir le regard de cette rude compagne qu'il ne croyait pas si près; comme don Juan lorsqu'il toucha la main de marbre, Maurice s'était senti foudroyé. Les soins de la science, la jeunesse qui n'était pas morte en lui, mieux encore la sollicitude passionnée de Madeleine et d'Ursule, le rappelèrent peu à peu à la vie. Elles se disputèrent la gloire de le sauver, et je ne pense pas qu'une mère ait jamais prodigué à son fils souffrant plus de dévouement, de tendresse et d'amour que n'en montrèrent

dont quelques-uns appartiennent à des familles honorables de la ville et entr'autres don Felix V. ennia, chef du parti démocratique.

A peine ces arrestations étaient-elles connues le lendemain matin, que des rassemblements composés de gens des plus basses classes se sont formés dans la ville et ont parcouru les principales rues précédés d'écrivaux et de placards séditieux dans lesquels on accusait le gouvernement de tous les crimes, et on ne demandait rien moins que la déposition du président. Parmi les inscriptions que portaient les placards on remarquait les suivantes :

« Il n'est pas besoin de trois pouvoirs pour former le gouvernement, deux pouvoirs seulement sont nécessaires, le pouvoir judiciaire et le pouvoir législatif.

« A bas le pouvoir exécutif!

« A bas les riches! »

La populace amentée, après avoir sonné le tocan, se porta dans la demeure de M. Renfigo, éditeur du Progrès, journal ministériel, où elle détruisit le mobilier, les presses et tout ce qui lui tomba sous la main. La troupe et la police commencèrent alors à intervenir et chargèrent la foule qui se dispersa. 200 individus furent mis en état d'arrestation.

Le plan des révoltés était de délivrer les prisonniers et les forçats qui sont logés dans des cages de fer comme des animaux féroces. L'insurrection aurait eu en eux d'importants auxiliaires; heureusement l'intervention de la force armée empêcha la réalisation de cette partie du complot.

A la suite de ces scènes le gouvernement, du consentement du conseil d'état, publia un décret par lequel Santiago était mis en état de siège pendant 85 jours et prit des mesures énergiques pour prévenir le retour de ces désordres.

Grâce à ces mesures la tranquillité n'a plus été troublée et l'autorité du général Bulnes qui gouverne depuis 10 ans la république, comme président, a été consolidée.

Son gouvernement, qui est conservateur, est appuyé par les hautes classes, par le commerce et l'industrie, par l'armée et surtout par le clergé, qui craint qu'une révolution ne lui fasse perdre ses revenus considérables dont il jouit.

La même lettre publie quelques détails sur un engagement qui a eu lieu à Huahine, l'une des îles de la société, entre les Français et les indigènes. Les premiers ont eu dans cette affaire trente soldats tués, et ont été obligés de battre en retraite.

La reine Pomaré était encore à Raiatea, mais elle se disposait, d'après les avis du ministère anglais, à retourner à Tahiti pour se soumettre au protectorat français.

Tarif russe.

S. M. l'empereur a rendu l'oukase suivant, qui porte la date du 19 juin :

Ayant jugé convenable, sur la proposition du ministre des finances, examinée par le conseil de l'empire, de réduire dans l'intérêt du commerce et de l'industrie du pays les droits de sortie de quelques produits russes et les droits d'entrée sur les matières brutes nécessaires aux fabriques russes, ainsi que sur celles dont l'importation peut être favorisée sans préjudice pour l'industrie indigène, nous avons approuvé la liste des articles rédigée dans ce sens comme annexe au tarif existant. En envoyant cette liste au sénat dirigeant, nous lui enjoignons de prendre les dispositions nécessaires pour que la réduction dont il est fait mention plus haut soit réalisée.

En conséquence, parmi les articles d'exportation, le suif de toute espèce sera exempté d'un rouble d'argent par denkowitz; le chasseur étranger ou non sera exempté de 50 kopecks le lin sera exempté ou non sera exempté par terre ou par eau, 75 kopecks; les os de toute espèce peuvent être exportés et franchis de droits.

Articles d'importation : Alkali minéral purifié, phosphate de sodium, natrum bicarbonate, paieront 30 kopecks le poud; extrait de garance, bois de teinture et plusieurs autres substances, 3 rbls 50 k.; poissons salés, fumés, marinés ou préparés d'autre manière, excepté les harengs, les anchois et les sardines, 2 rbls 50 k. le poud; anchois et sardines, 2 rbls; faïence et poterie de terre blanche et d'une seule couleur, sans or et argent et sans

ces deux bonnes créatures au chevet de ce jeune homme. La maladie n'est pas, quoi qu'on dise, une si méchante hôte. Elle a ses bons côtés; ne servit-elle qu'à nous faire mieux apprécier l'affection des êtres qui nous sont chers et qu'elle rassemble autour de nous, il ne faudrait pas trop en médire. En outre, elle a cela d'excellent, qu'elle terrasse les passions mauvaises, amollit les cœurs endurcis et ploie sous son genou, comme une haquette de saule, les plus indomptables natures. Ainsi, ce terrible Maurice, si furieux de la nécessité de vivre quand il se portait bien, se laissa soumettre comme un monton bridé. Plus d'une fois il remercia d'un œil Madeleine et Ursule assises auprès de lui; sa main émue chercha une fois la main de sa cousine. Un jour, ayant aperçu au-dessus de sa tête, contre la muraille, un portrait de son père, peint par la marquise un an avant la mort du chevalier, il le prit et contempla longtemps à le contempler, en lui adressant, d'une voix qu'étouffaient les sanglots, des paroles touchantes de regret et de repentir. Madeleine et Ursule pleuraient aussi; c'étaient de bien douces larmes; un autre jour, il découvrit sur un coin de la cheminée une boîte d'acajou qu'il n'avait pas encore remarquée. La convalescence, on le sait, est un état qui ressemble singulièrement à l'enfance. Mémé faiblesse d'organes, mêmes enchantements naïfs, même curiosité qu'un rien suffit à éveiller ou à distraire, c'est la vie qui recommence, c'est une autre enfance en effet. Maurice se fit apporter cette boîte, il en souleva le couvercle, et reconnut, rangés avec symétrie dans leurs compartiments de velours vert, les outils dont il se servait autrefois, avec son père, pour sculpter le noyer, le poirier et le chêne.

— Hélas! dit Madeleine, c'est tout ce que j'ai pu sauver de votre patrimoine. J'ai pensé que vous ne seriez pas fâché d'avoir ces objets en votre possession, et que peut-être vous me sauriez gré de ne les avoir pas laissés à la merci des étrangers.

— Oui, ma cousine, ma sœur, ajouta Maurice, se redressant aussitôt, c'était la première fois qu'il lui donnait ce nom; la jeune fille pâlit et se couvrit; oui, vous avez bien fait. En ouvrant cette boîte, j'ai cru voir s'échapper l'image de mes jeunes années.

— Quand on pense, ajouta Ursule, que c'est avec ça que M. le chevalier a gagné son pain chez les infidèles! M. le chevalier, un noble, un grand seigneur, un aristocrate, quoi! et dire que de ses blanches mains il tournait des bilboquets, comme s'il n'eût fait que ça toute sa vie! dire qu'il n'avait pas honte de travailler comme un enfant du peuple! En voilà un qui n'était pas fier! et pourtant c'était un fier homme!

— Oui, dit Madeleine, c'était un grand cœur.

— Et M^{me} la marquise! s'écria Ursule, qui n'était pas fille à s'arrêter en si beau chemin. En voilà encore une qui n'a pas dû frapper longtemps à la porte du paradis. Penser qu'une si grande dame, qui avait été à la cour,

FEUILLETON DU JOURNAL DE LA HAYE. 8 JUILLET 1846.

MADELEINE.

VII.

C'étaient deux pauvres réduits que ces appartements où Madeleine et Maurice allaient vivre l'un près de l'autre; mais un poète en eût été ravi, alors que les poètes habitaient encore des mansardes. Quoique tout y fût d'une excessive simplicité, tout se ressentait pourtant du goût et de l'élégance qui avaient présidé aux détails de l'ameublement. La chambre de la jeune Allemande était tapissée d'un papier gris de perle parsemé de petits bouquets d'œillets, de roses et de jacinthes, se réunissant au plafond en forme de tente. Les meubles étaient de noyer, les chaises de jonc tressé. Le lit, mince, étroit, virginal, vraie couchette de pensionnaire, se cachait chaste ment sous un ample rideau de perso assorti au papier de la tenture. On voyait près de la fenêtre une table couverte de pinceaux, de boîtes de couleurs et de godets de porcelaine qui avaient appartenu à l'aimable marquise. Le marbre de la cheminée n'avait d'autre parure que deux vases de terre au col évasé, échantillons de la poterie de Ziegler; en attendant novembre, l'âtre et le contre-cœur avaient disparu sous un épais coussin de mousse verte. Au chevet du lit, un guéridon servait de support à une lampe glissant à volonté sur sa tige de cuivre. Si les tapis manquaient, on pouvait se mirer dans le parquet, tant il était clair et luisant. Le long de l'embrasement de la glace pendaient, d'un côté, plusieurs miniatures de Fresnes, religieusement conservées, entre autres une copie réduite de la Vierge au chardonneret, que n'eût pas craint de signer Mme de M^{me} ou Maxime David; de l'autre, quelques rayons mobiles retenus par une tresse de soie bleue et chargés de livres, de fleurs desséchées, de plantes et de minéraux pieusement rapportés de Valtravers. La fenêtre, ainsi que je l'ai dit, s'ouvrait sur un parc au fond duquel un hôtel, grave et triste, paraissait méditer avec mélancolie. La chambre de Maurice présentait à peu près le même arrangement et la même disposition. Seulement rien n'y trahissait des habitudes ou des projets de travail; vainement eût-on cherché quelque objet auquel se rattachât une espérance ou un souvenir. Les murs étaient nus; le lit, sans rideaux, avait un aspect dur et froid.

— Dame! ce n'est pas beau, dit Madeleine en installant Maurice dans son nouveau logis, mais je crois qu'il n'est si pauvre appartement qu'on ne puisse soi-même embellir mieux qu'aucun tapissier ne pourrait le faire. Ne

Voir le Journal de La Haye d'hier.

3 rbls 40 k. ; à partir de 1817 cet article ne paiera que 2 rbls 30 k. par poud ; faïence et poterie de terre dorée , argentée , et avec desans , bas-reliefs de différente couleur , 9 rbls ; à partir de 1847 cet article ne paiera que 6 rbls par poud.

Objets d'art : Ouvrages de marbre et de bronze antiques , de toute grandeur et de toute dimension ; ouvrages de sculpture modernes , tels que : statues , bustes , bas-reliefs de marbre et de bronze , avec les piédestaux qui en font partie , si ces ouvrages sont composés d'une seule pièce ou de différentes pièces , jointes ensemble ; ouvrages d'ivoire sculptés de toute espèce , objets d'art de bois ou de métal ou de terre cuite ; ornements de marbre de toute couleur , tels que : chambranles de cheminée , vases , monuments de toute espèce , s'ils sont ornés de sculptures ; tous ces objets peuvent être importés en franchise de droits , mais seulement par la douane de St-Petersbourg . Dans le cas où il existerait des doutes si les ouvrages importés sont réellement des objets d'art , ils seront examinés par des professeurs de l'Académie des arts . Les perles fausses et de composition , de verre , de métal , de verre à facettes , pour boucles d'oreilles et en collier paieront 50 k. par livre ; champignons , truffes , 6 rbls 50 k. par poud ; pomade , 2 rbls par livre avec le vase où elle est renfermée ; soude cristallisée , carbonate de soude , 30 k. par poud ; dentelles , blanches , tulle de fil , de lin , de coton , blanches et de couleur , mouchoirs , 6 rbls par livre ; les mêmes articles en soie et en demi-soie et tricot-brun , 12 rbls .

Tissus de laine : drap , demi-drap , casimir , drap de dame , ratine , vigogne , tricot et tricot-casimir , noir , bleu foncé , vert , mais plus foncé que vert d'herbe , 2 rbls 80 k. par livre ; drap de fabrication particulière et étoffe de laine mêlée avec du lin pour imprimer les indiennes sur des machines à cylindre , 25 k. ; drap pour pressurer l'huile , 25 k. ; crêpe de laine uni , avec des dessins imprimés et brochés , 10 rbls .

Ce nouveau tarif entrera en vigueur à partir du jour où il sera reçu dans les bureaux de douane . Le tarif actuel s'étend à tous les bureaux de douane où a été en vigueur jusqu'à présent le tarif du 10 décembre 1841 , fixé pour le commerce européen .

Les prochaines élections en France.

La session est close en France et les manifestes électoraux sont lancés . Nous avons sous les yeux celui adressé par la gauche constitutionnelle , ou plutôt par MM. Barrot et Thiers , et nous avouons que le langage qu'on y tient nous a vivement surpris . On n'y parle ni de ses principes , ni de ses convictions ; on n'y parle que de son envie de devenir ministre ; on ne demande aux électeurs ni une opinion , ni une direction ; on leur demande de changer le cabinet . « Le but principal , dit la circulaire , c'est d'empêcher le succès du candidat ministériel ; » après quoi elle ajoute , craignant sans doute qu'on n'ait pas compris : « c'est le ministère qu'AVANT TOUT il faut renverser . »

Le Journal des Débats a déjà dans différents articles fait ressortir tout ce que ces manifestes présentent de blâmable . L'Epoque critique à son tour la circulaire électorale des amis de MM. Thiers et Barrot .

Ainsi , dit le journal ministériel , le but principal , ce n'est ni une représentation sincère de l'état moral du pays , ni une politique calme et féconde , qui donne de la sécurité et du pain à tous les travailleurs , à ceux qui vivent de leurs bras et à ceux qui vivent de leur pensée ; le but principal , c'est de faire M. Thiers , M. Barrot et M. Vivien ministres .

Ainsi , ce qu'il faut chercher , avant tout , ce n'est ni la grandeur du pays , ni sa prospérité , ni le progrès de la civilisation par la contraction des peuples ; ce qu'il faut chercher , avant tout , c'est de contenter la vanité de M. Thiers , de M. Barrot et de M. Vivien . « Le but principal , dit la circulaire , c'est de faire M. Thiers , M. Barrot et M. Vivien ministres . » c'est pour leur gloire , que la France existe et que les électeurs ont le droit de voter . Lorsque Thémistocle banni se retira auprès du roi de Perse , Xerxès lui fit présent de cinq villes , destinées à pourvoir à ses nécessités ; il lui donna Magnésie pour son pain , Lampsaque pour son vin , Myunte pour sa viande , Percote pour ses vêtements , et Palæceptie pour ses lits . M. Thiers , M. Barrot et M. Vivien sont moins modestes que Thémistocle ; ils ne se contentent pas de cinq villes ; il leur faut la moitié des collèges électoraux pour leurs menus plaisirs . Reste à savoir si la France sera aussi magnifique que Xerxès .

Après avoir publié le texte du manifeste , qui n'occupe pas moins de deux colonnes de cette grande feuille , l'Epoque ajoute : « Voyez-vous cela ! la France va avoir à se prononcer sur la déplorable politique qui prévaut . Cette déplorable politique , c'est celle de la majorité , c'est celle du plus grand nombre des représentants du pays , c'est celle qui est sortie victorieuse , pendant six ans , de toutes les luttes de tribune et de

toutes les intrigues de couleur ! Elle est déplorable , parce qu'elle a défilé l'éloquence de M. Thiers , de M. Barrot et de M. Vivien réunis . Elle est déplorable , parce qu'elle tient ces messieurs éloignés du pouvoir , unique but de leurs tentatives .

Voyez-vous encore ceci ! Il y a , dit la circulaire , un vaste système de corruption qui menace toutes nos libertés ! Et nommez-en donc une seule , parmi toutes ces libertés menacées ! Sortez du nuage profond de votre galimatias , et parlez clair au pays équitable , qui se prononcera pour vous , si vous avez raison . Savez-vous ce qui est immoral ? c'est que l'on fasse tout ce vacarme vertueux , en touchant la moitié des revenus d'une recette générale que l'on a fait donner à son beau-père ; c'est que M. Vivien insulte le cabinet qui lui a donné et qui lui maintient une belle place ; c'est que M. Barrot prenne des airs de Caton l'ancien , lui qui voit toute sa famille si largement , si scandaleusement dotée de places de toutes sortes : consulats , préfetures , recettes particulières , concessions de terrain , que pas une autre en France ne fait une pareille brèche au budget .

Admirez surtout ce passage de la circulaire : « Il y a , dit-elle , un grand progrès à réaliser . » Cherchez , étudiez , lisez d'un bout à l'autre , et au lieu de quelque grande idée nouvelle à mettre en avant et à faire réussir , vous trouvez cet éternel refrain : Faites M. Thiers , M. Barrot et M. Vivien ministres ! C'est là le grand progrès !

Nous disons que cela est honteux , bas et misérable ; nous disons que des gens qui ne voient qu'eux , que leurs ambitions , dans les affaires d'un grand pays , sont indignes d'occuper une place honorable ; nous disons qu'agir ainsi , c'est cesser d'agir en homme d'Etat , pour devenir un mendiant importun , un mendiant qui ne sait même pas conserver la dignité de sa besace . »

Nouvelles d'Angleterre.

C'est hier , dans un conseil privé réuni au palais de Buckingham , que sir Robert Peel et ses collègues ont dû remettre à la reine les sceaux de leurs charges , qui ont dû être immédiatement donnés par S. M. à leurs successeurs .

Lord John Russell a adressé une lettre aux électeurs de Londres pour leur annoncer que , soumis à la réélection par suite de sa nomination au poste de premier lord de la trésorerie , il vient de nouveau solliciter leurs suffrages . Le passage suivant de cette lettre du chef du nouveau cabinet peut donner une idée générale des vues et des projets de ce cabinet :

« J'ai la confiance que les mesures de liberté commerciale qui restent encore à réaliser n'amèneront plus de conflit fâcheux . Le gouvernement de ce pays doit considérer d'un oeil impartial les diverses parties de la communauté qui ont leurs intérêts dans l'agriculture , l'industrie et le commerce . La pensée que l'une d'elles est traitée avec injustice , provoque la malveillance , trouble la législation et détourne l'attention de plusieurs réformes utiles et nécessaires . De grandes améliorations sociales sont urgentes ; l'éducation publique est dans un état d'imperfection déplorable ; le traitement des criminels est un problème non encore résolu ; la condition sanitaire de nos villes et villages a été trop négligée ; nos discussions récentes ont mis à nu la misère , le mécontentement et les crimes de l'Irlande ; ces maux sont d'une authenticité trop évidente pour être niés ; ils sont trop étendus pour qu'on puisse les traiter autrement que par les mesures les plus larges . »

Voici de quelle manière le Times classe les divers partis dont se compose la chambre des communes :

« Les whigs , les protectionnistes et les partisans de sir Robert Peel . Ces partis peuvent être représentés par les chiffres 3 , 2 , 1 . Ainsi , pour la force numérique , les whigs sont en tête ; puis viennent les protectionnistes , et enfin les peelistes . Quoique la plus faible , cette dernière fraction est prête à se joindre à l'une ou à l'autre des deux autres parties . Aujourd'hui la lutte se fait entre sir Robert Peel et le parti whig . Il serait prématuré de vouloir , quant à présent , indiquer la marche du nouveau ministère ; mais il est une question qui , avant un mois , doit être résolue . La distinction entre le sucre produit par le travail libre et le sucre produit par les esclaves , ne saurait être maintenue ; elle sera abandonnée , et d'après ce qui a transpiré sur la véritable cause de la démission récente des ministres , lord John Russell a raison de compter sur l'appui de sir Robert Peel et de la majorité des collègues du très honorable baronnet en faveur d'une mesure définitive . L'égalisation des droits sur les deux espèces de sucre devant affecter sérieusement nos planteurs , on laissera subsister , quant à présent , la protection contre le sucre produit des hommes libres étrangers ; mais on disposera que dans trois ou quatre années cette protection , qui est aujourd'hui de 9 sh. 8 d. , sera réduite graduellement et qu'elle finira même par cesser entièrement après trois ou quatre autres années . Tel est , en substance , le projet d'une mesure rendue inévitable par l'état des revenus et les besoins du consommateur anglais ; nous ne pensons pas qu'une semblable mesure puisse être combattue par aucune fraction du parlement . »

Le Morning-Chronicle du 2 juillet publie l'article suivant . On sait que ce journal est l'organe du nouveau cabinet :

« Quels que soient les changements que l'avenir nous prépare , on doit à contempler le présent , que le temple de Janus est changé en une station de chemin de fer et que Bellone descend une pente rapide . Quel que soit le sentiment des autres peuples à cet égard , nous pouvons du moins répondre de la Grande-Bretagne , et nous croyons qu'il serait très-facile de construire ici une échelle qui indiquerait que plus un peuple est barbare , plus la gloire militaire pour elle-même a de prix . La manière dont la nouvelle d'un changement ministériel a été reçue en France , nous fait espérer que les sentiments analogues aux nôtres sont à l'ordre du jour de l'autre côté du détroit . »

« Rien ne serait plus éloigné de nos intentions que de recueillir les suffrages d'un pays étranger sur une question de notre intérieur , mais nous pensons qu'il n'est pas incompatible avec la dignité de la Grande-Bretagne de répondre cordialement aux expressions de bon vouloir que nous trouvons dans les organes de l'opinion publique en France , au sujet de l'avènement du cabinet libéral . Il serait fort étonnant qu'il en fût autrement . Ce cabinet a hérité des traditions d'amitié avec la France , et les successeurs de Charles Fox ne sont pas des hommes d'Etat qui seraient regardés avec froideur ou méfiance soit par le cabinet des Tuileries , soit par les hommes politiques qui espèrent un jour arriver à la direction des affaires en France . »

« Nous ne voulons pas cependant en faire une question de parti entre le dernier cabinet et celui qui va lui succéder , et nous sommes portés à croire que les hommes d'Etat en France voient clairement que l'esprit de conciliation et de bon vouloir envers la France est dorénavant , dans toutes les questions possibles , le système admis comme base par le département des affaires étrangères anglaises . L'amour de la paix domine à tel point chez les hommes de toute les nuances politiques en Angleterre , que , excepté les cas où l'honneur national serait engagé , et où une rupture nous serait imposée malgré nous , il n'y a pas de cabinet en Angleterre qui voudrait prendre pour base une autre politique que celle de la paix . »

Le changement de ministère paraît devoir entraîner un remaniement dans le personnel de la maison de la reine d'Angleterre . Il est question soit du duc de Devonshire , soit du duc de Bedford pour remplacer le comte de Gersey dans le poste de grand-écuyer (master of the horse) , et l'on assure que la duchesse de Sutherland succédera à la duchesse de Buccleugh comme maîtresse de la garde-robe . La duchesse de Sutherland a déjà occupé cette position il y a quelques années , et sa retraite se rattache à une anecdote assez singulière et assez peu connue . La reine Victoria possède au plus haut degré une qualité éminemment nationale , l'exactitude , ou plutôt la ponctualité , comme l'appellent les Anglais , et elle tient beaucoup à la rencontrer dans les personnes qui l'entourent . Toute la cour était un jour réunie pour assister à quelque cérémonie officielle . La duchesse de Sutherland , dont la place était marquée près de la reine ; manquait seule au rendez-vous et retardait le départ . Un quart-d'heure s'écoula pendant lequel S. M. laissa plusieurs fois percer les signes d'une assez vive impatience ; enfin , au moment où , de guerre lasse , la reine allait monter en voiture sans sa première dame d'honneur , la duchesse de Sutherland parut toute hors d'haleine et balbutia timidement quelques excuses . La reine se contenta de lui répondre : « Ma chère duchesse , je crois que vous avez une mauvaise montre . » Et en même temps , S. M. , dégrafant la chaîne de la magnifique montre qu'elle portait elle-même ; la passa au cou de lady Sutherland . Bien que présentée sous la forme d'un riche cadeau , la leçon n'en fit pas moins une vive et profonde impression ; la fière duchesse pâlit et rougit tour à tour ; on vit même perler , sur ses longs cils , une larme qu'elle s'efforçait en vain de dévorer , et dès le lendemain matin elle envoya sa démission à la reine .

Nouvelles et faits divers.

Le 24 de ce mois , l'anniversaire de naissance de S. A. R. le grand-duc héréditaire a été célébré au château de plaisance de Wilhelmsthal près d'Eisenach , par un banquet auquel ont été invités plusieurs étrangers de distinction . Pendant le dîner , la musique du 8^e régiment de cuirassiers prussiens , dont le grand-duc héréditaire est le propriétaire , a exécuté les plus belles compositions . Le soir , le château était illuminé .

— Le Journal de Lille annonce qu'à la suite de la représentation de vendredi , Mlle Rachel a été saisie d'une affection très-grave que les médecins qualifient de choléra sporadique .

— On écrit de Baden , 29 juin : Ce matin , on a trouvé dans la rivière le cadavre d'un étranger , qui avait perdu des sommes considérables à la banque . Ces faits déplorables , ces tristes victimes de la funeste indulgence des gouvernements parlent plus haut que tout ce qu'on pourrait dire . Après des avertissements si sérieux , verrait-on encore sans pitié s'augmenter le nombre des victimes de l'infériorité passion du jeu ? (Journal de Mannheim.)

faisait la portraiture d'un tas de buveurs de bière et de mangeurs de choncroûte , quand il lui eût été si facile de vivre à meilleur compte et plus richement ! Jarni-Dieu ! c'était une maîtresse femme .

— Oui , dit Madeleine , c'était une belle ame .

— Comme la vôtre , brave demoiselle , répartit Ursule en portant avec respect les doigts de Madeleine à ses lèvres .

« Pareil aux gens qui entendent un apologue sans se soucier de la morale , Maurice écoutait tout cela , et ne pensait guère à se demander s'il n'y avait pas là-dessous , par hasard , quelque conseil à son adresse . Ce qu'il y avait de charmant surtout dans la convalescence , c'est l'oubli profond , c'est l'absence complète de toute préoccupation d'avenir . Trop faibles encore pour nous élever au-delà de l'heure présente , nous nous réfugiions tout entiers dans le sentiment de notre conservation . On se sent exister , c'est assez . Malheureusement un état si doux ne saurait durer : on reprend peu à peu , avec la santé , le fardeau de la vie .

« Mais que hors de danger et presque entièrement rétabli , Maurice était pourtant d'une extrême faiblesse , et dit que sa position réclamait encore des soins minutieux , soit pour l'égarer et le distraire , Madeleine et Ursule passaient la meilleure partie de leur temps près de lui . D'après le désir qu'il avait lui-même exprimé , la jeune fille avait transporté son atelier dans la chambre de son cousin ; elle y travaillait le jour , souvent elle veillait la nuit . Elle peignait , brodait ou faisait du crochet , tandis qu'Ursule ourlait ou tricottait . Maurice avait d'abord trouvé charmant ce petit tableau d'intérieur ; mais , les infirmités de son cœur et de son esprit se ravivant à mesure que la guérison physique approchait , il commençait à s'irriter secrètement de la sollicitude de ces deux femmes qui ne quittaient plus son chevet . Déjà la conscience des charges et des devoirs suspendus sur sa tête l'oppressait à son insu comme une atmosphère orageuse ; sans chercher encore à s'en rendre compte , il entendait , avec un vague sentiment de terreur , le grondement sourd de sa destinée , pareil au bruit lointain de la marée montante .

« Un soir qu'il paraissait profondément endormi , assises toutes deux autour de la table tantôt , Madeleine et Ursule causaient à demi-voix , en travaillant à la leur voile de la lampe .

— Pauvre chérubin ! disait Ursule en tirant l'aiguille . Je ne regrette pas l'argent qu'il nous a coûté . Pour lui , je mettrai en gage ma dernière cornette et mon dernier jupon . Toujours est-il que nos dernières ressources ont passé par la porte de la maladie , et qu'il n'y a pas à cette heure deux écus vaillant

pas mal ; nous irons ensemble les offrir aux marchands . On assure que ces futilités se vendent très cher à Paris . Si tout nous manque à la fois , eh bien ! il me reste quelques bagues , quelques bijoux ; nous les enverrons rejoindre mes diamans .

— En compagnie de mes boucles d'oreilles et de ma croix d'or , dit Ursule . Ça , c'est tout simple , rien de mieux ; mais , chère demoiselle , vous passez les nuits à travailler : à ce mauvais jeu , vous perdrez vos beaux yeux bleus , et votre santé , plus précieuse encore .

— Bon , bon ! répliqua Madeleine en souriant ; je suis plus forte que je n'en ai l'air . D'ailleurs , le travail est sain . La marquise me répétait souvent qu'elle ne s'était jamais mieux portée qu'à Nuremberg . Elle avait travaillé nuit et jour ; je puis pourtant t'affirmer que ses yeux étaient encore très beaux quelques heures avant sa mort . Et puis , songe donc , bonne Ursule , que , pour notre cher malade , mon devoir est de redoubler de courage et d'efforts . Sa convalescence sera longue peut-être ; si nous ne l'entourons pas de tous les soins qu'exige son état , que de reproches n'aurions-nous pas à nous adresser , quels remords seraient les nôtres , que penserait Maurice , qui ne s'est résigné à vivre que pour nous !

— Oui ! s'écria Ursule en tournant vers le lit où reposait son jeune maître un regard plein d'adoration , oui , c'est un fait qu'il a été assez bon et assez gentil . Nous n'avons pas à nous plaindre . Dire qu'au moment de se tirer un coup de pistolet dans la tête , il s'en est privé uniquement par amitié pour nous ! Et comme il était fier de se promener avec nous par les rues ! Sans compter qu'une fois guéri , il en attrapa , de l'ouvrage . Il sera si content de travailler pour sa cousine et sa sœur de lait ! car c'est un ange , mademoiselle Madeleine , un ange du bon Dieu , je vous l'ai toujours dit .

Elles causèrent ainsi à voix basse jusqu'à l'heure où Ursule contraignit Madeleine à se retirer dans sa chambre pour prendre un peu de repos . Près de s'éloigner , penchées toutes deux au chevet de Maurice , elles restèrent quelques instants à regarder en silence cette pâle figure , à qui la souffrance avait restitué son caractère primitif de grandeur et de dignité .

Maurice ne dormait pas . Il avait tout entendu ; le lendemain , il était sur pied . Aussi calme , aussi résolu que nous l'avons connu incertain , colère , emporté , il acceptait enfin la tâche qui lui était échue . Toutefois les esprits honnêtes auraient tort d'attribuer ce réveil subit , de sa volonté à un mouvement de reconnaissance et d'attendrissement . Avec la santé , Maurice avait retrouvé l'endurcissement de son ame . Le dévouement de ces deux nobles créatures qui venaient d'épuiser à son chevet leurs dernières ressources , loin de le toucher , l'irritait ; mais Dieu a mis l'orgueil au fond de notre cœur pour y suppléer au besoin la vertu . Cette fois encore l'orgueil fit le miracle que la vertu seule aurait dû faire .

Il était prêt , sans enthousiasme , il est vrai , mais sans hésitation , comme un galant homme qui va sur le terrain , moins par entraînement que par

nécessité . Seulement quel parti prendre ? Travailler , c'est bientôt dit ; mais encore faut-il savoir que faire . Tourner des bilboquets et des casse-noisettes ? C'était bon à Nuremberg , dans la patrie de la bimbeloterie . Aborder la sculpture en bois ? Ici , mille difficultés . Pour les pareuses , les avenues du travail sont toujours encombrées d'obstacles . Il avait d'ailleurs négligé cet art depuis trop long-temps pour ne l'avoir pas désappris . Quant aux travaux de la sorte , il ne devait pas y songer . Ce n'est pas qu'il n'eût été propre à cette sorte de littérature courante qui se fait de nos jours avec tant de succès ; malheureusement , à l'époque dont il s'agit , les lettres avaient encore quelque prestige , et le plus difficile des arts n'était pas encore devenu le plus facile des métiers . Quelques années plus tard , Maurice n'eût pas hésité ; nous aurions à cette heure un grand écrivain de plus . Arriver à propos est un des grands secrets de la vie . De guerre lasse , Maurice consulta sa cousine ; la jeune fille lui répondit avec douceur :

— Pourquoi vous hâter ? rien ne presse . Vous êtes encore faible et souffrant . Reprenez vos forces ; le reste viendra plus tard . Pourvu que je me sente sous votre sauvegarde , cela me suffit ; je n'en demande pas davantage . Ne vous inquiétez de rien . Jesus soit , j'ai bon courage . Je travaillerai pour vous avec joie , en attendant que vous puissiez travailler pour moi avec bonheur . Dites , mon frère , ne le voulez-vous pas ?

On pensa bien que de telles paroles ne pouvaient qu'irriter l'orgueil de Maurice . Voici de quelle façon s'y prit le hasard , ou plutôt la Providence sous les traits de Madeleine , pour pousser ce jeune homme dans la seule voie qui lui fût ouverte .

Dans une aile de la même mai-on , vis-à-vis des mansardes où vivaient Maurice et Madeleine , était un modeste appartement composé de trois pièces qu'habitait un ménage de jeunes artisans . Ébéniste de son état , le mari se nommait Pierre Marceau . C'était un brave et beau jeune homme qui avait vingt-cinq ans au plus , toujours en belle humeur , à l'air franc et ouvert , charmant dans sa blouse de toile grise qu'une ceinture de cuir verni serrait autour de son corps souple et vigoureux . Celui-là ne faisait pas de vers , et n'avait d'autre lyre que son rabot et son ciseau . Levé tous les jours avec l'aube , il travaillait gaie ment du matin au soir , comme s'il eût été convaincu que le travail est en même temps la vraie poésie du peuple , et le meilleur système qu'on ait imaginé jusqu'ici pour améliorer la condition des ouvriers . Accorte et gentille , sa femme jouait de l'aiguille auprès de lui , tout en ayant l'œil sur deux marmots qui s'ébattaient autour de leur père . Marceau quittait de loin en loin son établi pour venir se pencher sur la broderie de sa compagne , ou pour prendre dans ses bras les deux petits drôles ; puis il se remettait à l'ouvrage avec une nouvelle ardeur . Parfois la jeune femme chantait à demi-voix une chanson de Béranger , une de ces chansons populaires qui ont consolé la patrie ; sans interrompre son travail , le jeune homme redisait le refrain d'une voix énergique et fière . Quant à la pauvre

On écrit de Cherbourg, le 2 juillet :
« On a déposé ces jours-ci, sur la côte de Fermainville, une bouteille renfermant une note en anglais écrite au crayon sur un fragment d'enveloppe de papier, le 13 juin dernier, par un des naufragés du schooner anglais *Fleur-de-Yarrow*, perdu sur un récif à large des Casquets. Voici la teneur de cette note, communiquée par M. le marquis de Sesmaisons :
« Le schooner le *Fleur-de-Yarrow* du Royal-Yacht-Squadron, naufragé sur la large des Casquets, à deux heures du matin, le second et le capitaine étant déjà perdus. George Miles, propriétaire; Davy Miles, capitaine.
« Entourés de tous côtés par des écueils. — Le 13 juin 1846.
« Le schooner le *Fleur-de-Yarrow* était un bâtiment de 83 tonneaux, nouvelle jauge. Il était du port de Southampton, et appartenait à M. George Miles, esq.
— Des troubles sont survenus près de Dijon, entre des ouvriers. Voici des détails, sous la date du 2 :
« Hier matin, le bruit courait à Dijon que des troubles très-graves venaient d'éclater à Blaisy, sur les chantiers du chemin de fer. Le départ des dragons et de l'autorité supérieure était de nature à confirmer ce bruit. En effet, mardi soir, une centaine d'ouvriers français se rendirent de Blaisy-Bas à Malain en arborant les couleurs rouge et noir, et criant : *A bas les têtes carrées ! à bas les Piémontais !* Ces Piémontais, qui peuvent être au nombre de cinquante ou soixante, avaient eu la prudence de quitter Malain momentanément, afin d'éviter une collision ; de sorte que, en arrivant à Malain, les ouvriers français ne rencontrèrent aucun ennemi disposé à faire résistance.
« Malheureusement, l'enfant du cabaretier Richard se trouva renversé dans la foule involontairement, et le père eut l'imprudence de se jeter au milieu des ouvriers et d'en saisir un au collet. Richard fut culbuté et frappé avec violence. Tel fut le résultat de la démonstration de mardi soir.
« Les ouvriers français reprirent ensuite le chemin de Blaisy, en se donnant rendez-vous pour le lendemain à neuf heures. C'est, sans doute, ce rendez-vous qui a amené l'envoi des dragons. Cependant, trois compagnies du 57^e ayant été dirigées dans la journée sur le même point, nous craignons quelque résultat fâcheux. »
Le *Journal de la Côte-d'Or* et le *Spectateur* donnent un caractère plus grave à cette affaire. On parle, dit le premier de ces journaux, de plusieurs meurtres ; selon la rumeur publique, des ouvriers auraient été jetés dans les puits, un entrepreneur aurait été tué, un enfant, étouffé, etc.
Le *Spectateur* annonce, de son côté, que M. de Bahezre, inspecteur, a été tué ; que le cabaretier chez qui la scène s'est passée a eu une jambe cassée, et que son enfant a été étouffé au milieu du tumulte. Selon ce journal, on attribuerait l'exaspération des ouvriers à un retard qu'ils auraient éprouvé dans leur paiement.
— On lit dans le *Stan* :
« M. T. Brodigan se propose de présenter à la chambre des communes une pétition au sujet de la querelle qui s'est engagée pendant la Semaine-Sainte, à Jérusalem, entre les catholiques et les grecs schismatiques au tombeau du Seigneur.
« M. Brodigan s'était rendu à Jérusalem pour assister aux cérémonies religieuses, qui étaient annoncées pour la Semaine-Sainte. Au moment où l'on allait placer le corps sur l'autel, on vit le trou dans lequel s'était fixé la croix à laquelle le Christ a été attaché, les grecs schismatiques troublèrent cette cérémonie, non-seulement par leur présence, contraire à l'usage, mais en plaçant sur l'autel une nappe et un cierge allumé, ce que l'on n'avait jamais vu jusqu'à ce jour. On exhorta d'abord les Grecs à enlever ces objets, mais ce fut en vain ; alors on les enleva.
« Aussitôt des prêtres grecs et des pèlerins armés de poignards, de bâtons, de pierres, s'élançant sur les frères catholiques de la Terre-Sainte. Le supérieur faillit être tué, les catholiques s'enfuirent ; et ce qu'il y a de plus fâcheux, le consul de France, qui est le représentant de la puissance qui protège les chrétiens du Levant, décapa le premier avec sa famille.
« Le consul de Sardaigne, au contraire, resta à sa place et prit des mesures pour éviter le pacha. Celui-ci arriva avec des troupes. S'il eût tardé, un massacre affreux aurait eu lieu. Cependant quelques prêtres catholiques ont été blessés ; le tumulte apaisé, la cérémonie a continué.
« Pour éviter que de pareils désordres se renouvellent à l'avenir, M. Brodigan a prié la chambre des communes d'ordonner au gouvernement de faire des démarches auprès de la Sublime-Porte, pour qu'elle avise aux mesures propres à les empêcher.
« M. O'Connell présentera la pétition. »
— La *Gazette de Silésie* publie, sous la rubrique de Cracovie, 27 juin, le récit de circonstances merveilleuses qui auraient mis en émoi toute la population de cette ville et des environs ; en reproduisant ce récit, nous en laissons toute la responsabilité à la *Gazette allemande* :
Dans l'embrasure d'une fenêtre d'un bastion du château, nommé bas-

tion de Sandomir, on voit apparaître deux figures, l'une représentant le Christ sur la croix, l'autre, une femme en tunique blanche, avec des cheveux blonds flottants. La tête du Sauveur est entourée d'une auréole. Des milliers de personnes vont tous les jours pour voir l'apparition. On a déjà procédé aux recherches les plus minutieuses dans le bastion ; un inspecteur de police s'est placé dans l'embrasure de la fenêtre où les apparitions se font voir, mais elles n'en apparaissent pas moins derrière lui, ce qui est une preuve que les apparitions ne sont pas le produit d'une illusion d'optique, puisqu'alors elles auraient dû se produire sur l'inspecteur qui leur aurait servi de fond. On a entouré de sentinelles tout le bastion, mais on ne pouvait pas le cerner de si près qu'il n'aurait pas été possible d'approcher jusqu'à la portée de la vue, et à cette distance, les apparitions restent visibles. On a pensé alors que la chaux qui couvre les murs intérieurs du bastion pouvait s'être tellement cristallisée que la répercussion des rayons du soleil formât ces figures. On a donc gratté la chaux et on a mis ce matin une porte de fer dans l'embrasure de la fenêtre, mais les apparitions n'en sont pas moins visibles. Ajoutez à cela que la figure de femme que les uns croient être la Sainte-Vierge, les autres la sainte reine Hedwig, apparaît au milieu de la nuit parmi les soldats, les effraie à tel point que des officiers même se sont enfilés de leurs logements au château, et vous aurez une idée de la sensation générale que produit ce miracle dont personne encore n'a réussi à trouver les causes naturelles.
— Un ex-député français, pris en flagrant délit de coulisses d'opéra par un de ses commettants, paraissait contrarié d'avoir été vu. L'électeur, excellent homme, qui ne voudrait pas faire de la peine à un chat, s'apercevant de l'effet *médusien* que produisait son aspect, dit en souriant : « Je m'attendais bien à vous rencontrer ici au moment des élections, un député doit aller partout où il peut trouver des voix.
— Un journal de Paris dit que M. Villemain n'est pas atteint de folie à proprement parler, mais qu'il a des aberrations d'esprit ou plutôt des hallucinations très-singulières. Tout récemment il s'était rendu à l'Académie-Française pour prendre part à une des séances du dictionnaire. Il devait lire un rapport dont il tenait le manuscrit à la main. Tout d'un coup, ayant regardé par la fenêtre, il dit à demi-voix à ses confrères : « Je vous demande pardon de vous quitter un moment ; mais je viens d'apercevoir là-bas des gens qui me poursuivent, qui m'en veulent, et qui vont venir jusqu'ici pour m'y rencontrer. Je reviendrai. A tout à l'heure. » Chacun le regardait étonné, il disparut. Un demi-heure après, il revenait souriant. « Je les ai rencontrés, dit-il, j'ai parlementé avec eux, je suis tout à fait tranquille maintenant, ils ne viendront pas. » Et il se mit à lire son rapport semé d'aperçus ingénieux et de raisonnements excellents, bien déduits les uns des autres.
— Quelque chose du roman de *Monte-Christo* se passe en ce moment à Montmartre (près de Paris). Voici ce que raconte un journal :
« Il existait à Montmartre une habitation seigneuriale qui appartenait, lors de la révolution, à M. le comte Chantraîne de Montigny. L'édifice était de style gothique, mais les terrains qui en dépendaient n'étaient pas fort étendus. Le seigneur, voulant augmenter son domaine, fit successivement l'acquisition de toutes les petites propriétés qui touchaient à la sienne ; il les achetait coûte que coûte, à des prix parfois exorbitants, si bien qu'on avait fini par appeler ce séjour les *Folies-Montigny*, surnom dont les anciens de Montmartre ont gardé le souvenir.
« Du reste, les Montmartrains avaient beaucoup de vénération et un grand attachement pour le maître du château ; car lorsque, dans nos troubles révolutionnaires, il fut arrêté et incarcéré à la Bourbe, à cause de ses titres de noblesse, sa propriété, confiée à la garde d'un vieux domestique, nommé Beuchot, jusqu'à sa mort, depuis cinquante-quatre ans, fut respectée. Le peuple n'en franchit jamais le seuil, et rien n'en fut distraire.
« Il y avait aussi à Montmartre un couvent dont l'abbesse était en relation avec M. de Montigny, et elle le visitait quelquefois. Le comte était à peine en prison, que l'abbesse, appartenant à l'illustre famille des Montmorency, fut elle-même inquiétée sous le double motif de son origine et de son caractère. Obligée de fuir, elle vint nuitamment demander l'hospitalité, dans la maison qu'elle connaissait si bien, au fidèle serviteur de son ami. Elle fut reçue, comme on peut le penser ; mais, à quelques jours de là (on ne dit pas comment ils avaient été informés), à une heure du matin, une bande d'hommes, le bonnet phrygien sur la tête et la pique à la main, vinrent frapper à la porte du château, appartenant à Beuchot, qui tint le langage de l'épouvé :
« Citoyens, nous te sommons d'ouvrir, et de nous livrer la femme qui est cachée chez toi.
« Beuchot chercha à les dissuader ; mais comme il y allait de sa tête, on parvint à lui faire avouer la vérité. Il conduisit les perquisiteurs à la chambre de l'abbesse. Elle lui recommanda de se lever et de les suivre. Se comportant d'ailleurs avec esprit en vers elle, ils se retirèrent de l'appartement et la laissèrent seule pour se disposer au départ.
« On la conduisit d'abord à Saint-Denis et elle fut amenée à Paris dans la même journée, puis le soir n'était pas encore venu que son sang avait coulé sur la place de la Concorde.
« Mais, dans sa fuite du couvent, l'abbesse avait emporté ce qu'elle avait de plus précieux, et les jours qu'elle passa aux Folies-Montigny, les derniers de son existence, furent en grande partie employés à cacher, espérant les retrouver en des temps meilleurs, de l'or, de l'argent et divers objets d'une grande valeur.
« L'opération eut lieu à l'aide du vieux domestique qui en garda longtemps le secret.
« Un jour pourtant, il fit, en prenant un air d'importance, cette demi-confi-

ance à une femme qui, jeune alors, reçut assez légèrement la chose :
« Savez-vous, lui dit-il, que je sais où sont les trésors de l'abbesse ?
« — Eh bien ! si vous le savez, pourquoi ne les prenez-vous pas ?
« — Moi ! répliqua Beuchot, en se redressant avec cette fierté qu'inspire la probité dont on a eu tant d'exemples chez les serviteurs de nos vailles maisons féodales, moi ! madame, prendre ces trésors ! mais ils ne m'appartiennent pas.
« Et de part et d'autre on en resta là. Mais, quelques mois plus tard, Beuchot tomba malade, et à son chevet la dame reçut la déclaration complète et que nous transcrivons telle qu'elle nous a été remise :
« Au fond de la serre, il y a un massif de pierre, c'est par là que vous irez pour trouver les trésors de l'abbesse. On trouvera cave sur cave l'on en trouvera une petite pierre de taille qu'on soulèvera et l'on découvrira ce que l'on cherche.
« Quelques heures plus tard, Beuchot eut emporté son secret dans la tombe.
« Il serait trop long de raconter comment la propriété a passé de mains en mains, et quelles difficultés avait éprouvées jusqu'ici la dépositaire de cette révélation, lorsqu'il lui est venu à l'idée de la mettre à profit. Il suffit que l'on sache que cela ne lui a été possible que lorsque l'emplacement désigné par le vieux domestique a fait partie du domaine communal. Cette dame a dépensé 600 fr. à la mairie, et les fouilles se pratiquent à ses frais. Depuis quelques jours on creuse ; on a, en effet, trouvé trois caves superposées, on en creusa une quatrième ; on a enlevé déjà au moins quarante tonneaux de terre ; on est parvenu à trente pieds de profondeur ; mais à l'heure où nous écrivons on n'a pas encore mis la main sur la pierre qui servait, pour cette bonne femme, la pierre philosophale.
« A une autre époque, M. Lesouyer, adjoint à la mairie, a fait exécuter, de l'autre côté de Montmartre, des travaux analogues en vue de découvrir un objet d'un grand prix provenant du même monastère. « Il ne serait pas impossible, dit cet ancien magistrat, que ce que nous avons cherché si laborieusement ait trouvé au même endroit que le trésor que l'on cherche aujourd'hui. »

VARIÉTÉS.

ILLUSTRATIONS SCIENTIFIQUES.

ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

(Suite. — Voir notre n° 159.)

A dater de cette époque, M. de Humboldt parut renoncer aux expéditions lointaines. Cependant, s'il laissa à de plus jeunes hommes le soin d'agrandir les voies qu'il leur avait frayées, il n'en conserva pas moins pour la science tout son amour d'autrefois. Ami du roi de Prusse actuel, comme il l'avait été de son père, il se fit auprès du souverain le représentant de tous les intérêts scientifiques. Grâce à son intervention éclairée, les savants reçurent ces encouragements qui, en récompensant les travaux passés, assurent les travaux à venir. Des publications importantes furent entreprises et terminées aux frais du gouvernement ou du roi lui-même. La Prusse se vit dotée de magnifiques établissements. Le Thiergarten, le Pfauinsel de Berlin, s'enrichirent de ménageries disposées avec autant de goût qu'intelligence ; des jardins botaniques furent plantés, et Charlottenbourg vit s'élever cet observatoire magnétique modèle en le cuivre, remplaçant partout le fer et l'acier, met les observations entièrement à l'abri des chances d'erreur.

Ce n'est pas seulement dans sa patrie que M. de Humboldt exerce cette haute et salutaire influence. L'Europe tout entière a accepté cette domination du savoir, et c'est à elle qu'est due la plus gigantesque entreprise qu'on ait encore tentée dans le but d'approfondir l'étude d'une classe de phénomènes particuliers. Dès 1806, M. de Humboldt s'était occupé d'une manière spéciale du magnétisme terrestre. Il avait substitué une observation incessante de plusieurs jours et de plusieurs nuits consécutives, à un système d'observations isolées et interrompues. Déjà, il avait remarqué dans le marche de l'aiguille aimantée des particularités singulières. En 1820, M. Arago monta, par la comparaison de ses observations avec celles de Kusan, que ces perturbations se produisaient d'une manière identique à des distances très considérables ; il reconnut qu'elles coïncidaient avec l'apparition des aurores boréales. Les belles découvertes d'Ørsted, en mettant hors de doute les rapports intimes qui existent entre le magnétisme et l'électricité, donnaient un intérêt tout nouveau à ces faits remarquables, et conduisaient à ad-

chait à sa fin, la jolie ménagère s'occupait des apprêts du repas, qu'égayait le babillage des enfants. On s'attardait le plus souvent autour de la table frugale, et la soirée se prolongeait au milieu d'entretiens familiers.
Accoudé sur l'appui de sa fenêtre, Maurice s'était surpris fréquemment à suivre d'un œil distrait tous les détails de cet intérieur barbare et honnête. Non qu'il y trouvât le moindre intérêt, ou qu'il cherchât un enseignement salutaire ; c'était uniquement un spectacle offert à son oisiveté. De son côté, Madeleine se plaisait à observer le train de vie de cet humble ménage ; seulement elle y trouvait un charme mystérieux. Entre elle et ces deux jeunes gens, il s'était établi peu des relations de bon voisinage. La jeune Allemande gâtait les enfants lorsqu'elle les rencontrait sur le pavier ; pendant la maladie de Maurice, Pierre Marceau était venu plus d'une fois demander de ses nouvelles. Un matin, ayant remarqué que le jeune ébéniste travaillait et fouillait le chêne ainsi qu'autrefois Maurice en compagnie du bon chevalier, la jeune fille se prit à l'examiner d'un regard ému. Courbé sur son établi, auprès de sa croisée ouverte, Marceau paraissait absorbé par quelque difficulté qu'il s'efforçait en vain de surmonter. Tout d'un coup, par un de ces gestes violents qui trahissent le sentiment de l'impuissance ; il jeta ses outils, et se frappa le front avec désespoir ; puis, les deux bras croisés sur sa poitrine, il resta debout, dans l'attitude d'un homme profondément découragé. La jeune femme s'étant approchée de lui pour essayer, par des carresses et de douces paroles, de relever son courage abattu, pour la première fois peut-être il la repoussa durement, et des pleurs de rage coulèrent le long de ses joues. La jeune femme se mit à pleurer, tandis que les enfants, entraînés par l'exemple, criaient à qui mieux mieux. A cette scène de désolation, Madeleine eut un bon mouvement, elle sortit de sa chambre, et parut, quelques instants après, au milieu du petit ménage, dont elle avait plus d'une fois éveillé la curiosité bienveillante.
— Mademoiselle, dit la jeune femme qu'elle avait interrogée la veille, de quoi il s'agit. Mon mari doit livrer aujourd'hui même une commande au succès de laquelle est attaché tout notre avenir. Soit qu'en l'accomplissant il ait trop présumé de ses forces, soit que son talent lui ait fait défaut, le pauvre ami sent l'impossibilité de mener à bien le travail important qu'on lui a confié. Mon mari se désole à cause de moi et de nos chers petits ; moi, je pleure, parce que je le vois pleurer.
— Tenez, mademoiselle, dit à son tour le jeune ouvrier, que Dieu me pardonne d'avoir osé penser qu'il avait mis en moi l'étoffe d'un artiste ! Je ne suis qu'un malheureux, bon tout au plus à raboter des planches et à tourner des bâtons de bois.
— Vous n'en savez rien, monsieur, répliqua doucement Madeleine ; le talent a ses heures comme la fortune. Il n'y a que la médiocrité qui soit toujours prête et n'hésite jamais. Voyons, monsieur, de quoi s'agit-il ?

Il s'agissait d'une pièce de bois sculptée représentant une figure d'archange destinée à l'ornement d'une des églises de Paris. Le fait est que la figure était mal venue. Quoique naturellement indulgente, Madeleine fut obligée de reconnaître que, si l'avenir du jeune ménage dépendait sérieusement du mérite de l'œuvre, il y avait en effet tout lieu de se désespérer. En cet instant, elle aperçut à sa fenêtre Maurice, qui, sur un signe de sa cousine, se rendit auprès d'elle sans trop d'empressement.
— Voyez donc, mon frère, lui dit-elle, s'il n'y aurait pas moyen de venir en aide à ces deux aimables jeunes gens et de les tirer d'embarras.
Une fois au courant de la situation, Maurice s'approcha du morceau de sculpture et demeura quelques minutes à l'examiner avec une attention dédaigneuse. Ce n'était, à proprement parler, qu'une ébauche qui ne promettait rien de bon. Rangés autour de lui, le jeune ébéniste, sa femme et Madeleine paraissaient attendre avec anxiété ce qu'il allait décider. Maurice ne dit mot ; mais tout d'un coup, moins par bonté d'âme que dans l'intention de se mettre en scène, il se débarrassa de sa redingote, releva sur ses poignets les manchettes de sa chemise de batiste, et, saisissant un des outils, il attaqua résolument le bloc de chêne rebelle à la main de Marceau. Madeleine triomphait en secret ; debout, immobiles, dans une muette contemplation, les deux artisans suivaient les progrès du travail, tandis qu'autour de l'établi, perchés curieusement chacun sur une chaise, avec leurs blanches têtes et leurs faces de chérubins, les enfants paraissaient l'accompagnement naturel de la figure qui commençait à s'animer sous les efforts du ciseau créateur.
Quelques orages qu'on ait traversés ; si dévasté que soit notre cœur, fut-il pareil au désert de Sahara, ne renfermait-il plus que des sables arides et désolés, il est une fleur qu'on peut encore voir dans toute sa fraîcheur et dans tout son éclat, comme épanouie de la veille. Vainement toutes les autres sont tombées fétries alentour. Pas un pétale ne manque à sa corolle ; elle rit au bout de sa tige, qu'aucun vent n'a pu déraciner. Cette fleur immortelle du cœur humain a son nom ; c'est la vanité. Ainsi, à peu près mort à tout ce qui fait vivre, Maurice jouissait avec une secrète complaisance de l'effet qu'il produisait sur son public. Sous l'aiguillon de l'amour-propre, il avait retrouvé par enchantement cette hardiesse et cette précision de ciseau qui faisaient autrefois l'orgueil du chevalier. Dégagé des étrointes du chêne, déjà l'archange vainqueur secouait ses ailes frémissantes. Au bout de quelques heures, la figure que Maurice avait prise à l'état d'ébauche apparut aussi nette, aussi pure que s'il l'eût taillée dans le marbre.
— Voilà ce que c'est ! dit-il en jetant les outils et en rabattant ses manchettes ; ce n'était pas plus difficile que cela.
Qu'on tâche de se représenter la joie du pauvre ménage. Les deux maris battaient des mains ; partagés entre l'admiration et la gratitude, la

jeune femme et son mari s'empressaient autour de Maurice, le complimentant sur sa belle œuvre, le béniissant pour sa bonne action. Silencieuse et demi-souriante, Madeleine contemplait cette douce ivresse, qu'elle se flattait de voir passer dans l'âme de son cousin ; mais lui, son travail achevé, il s'était hâté de se railler intérieurement du soi plaisir qu'il venait de goûter, et, comme rien ne lui semblait plus naïf que les scènes d'admiration et de reconnaissance, il coupa court à celle-ci en remettant sa redingote.
— Ah ! monsieur, vous m'avez sauvé la vie ! s'écria le jeune ouvrier en effusion.
— J'aime à croire, monsieur, répliqua sèchement Maurice, que ce n'est que de votre part qu'une façon de parler, une pure exagération ; autrement, je vous aurais rendu le service que vous m'avez rendu, et ce n'est qu'à la peine de m'en remercier.
A ces mots, repoussant assez rudement les deux petits drôles qui s'amusaient à lui grimper aux jambes, il sortit comme il était entré, et se retira dans sa chambre. D'où lui venait cette farouche humeur ? C'est que le cœur de l'homme est un abîme d'infinies lâchetés. Sans s'en douter, Maurice était furieux, parce qu'il n'avait plus de prétexte ni d'excuse pour ne rien faire. Les jeunes artisans restèrent étonnés d'une sortie si brusquée, et tout confus de n'avoir pu exprimer leur reconnaissance. Pour Madeleine, bien cruellement frappée par les dures paroles qu'elle venait d'entendre, elle se détourna pour assayer ses pleurs. Cependant elle se dit que cette journée renfermait peut-être le germe de l'avenir.
En effet, comme elle l'avait espéré, à partir de ce jour, Madeleine remarqua que Maurice avait de fréquentes entrevues avec Pierre Marceau. Il se taisait en sa présence ; mais, à son air sérieux et préoccupé, elle voyait bien qu'il se préparait quelque chose d'étrange dans sa pensée.
Un matin, comme elle se disposait à pénétrer dans la chambre de son jeune maître, Ursule s'enfuit toute bouleversée en laissant la porte entr'ouverte. Qu'avait-elle vu ? que se passait-il de si extraordinaire dans la mansarde de Maurice ? Elle courut à Madeleine, et se jeta sur elle en l'invitant à pleurer et de haïsser.
— Venez, venez, ma chère demoiselle !
Et, sans plus d'explications, elle prit Madeleine par la main et la conduisit à pas de loup vers l'appartement du jeune homme.
— Ne faites pas de bruit, dit-elle, et regardez.
La jeune fille retint son haleine et regarda par la porte entr'ouverte ; et, quand elle eut bien regardé, elle tomba dans un état de faiblesse, et ces deux bonnes créatures se tinrent long-temps embrassées.
A son tour, qu'avait vu Madeleine ? le plus beau spectacle qu'elle pût contempler : debout, penché sur un établi, Maurice en blouse et travaillant.

(La suite prochainement.)

mettre l'existence de véritables orages magnétiques. Des observations simultanées, faites à Paris et à Berlin par MM. Arago et Humboldt, vinrent confirmer ces premiers résultats et montrer tout ce qu'on pourrait attendre d'un système régulier et général d'observations fondé sur le même principe. En 1829, pendant son voyage dans l'Asie septentrionale, M. de Humboldt désigna les points les plus propres à l'établissement de stations magnétiques, et le gouvernement russe s'empressa de suivre ses indications. Plus tard, la France, la Suède, l'Italie, l'Allemagne, obéissant à l'appel de l'illustre voyageur, formèrent une association magnétique dont Göttingue devint le centre. Cependant, jusqu'en 1836, l'Angleterre était restée étrangère à ce mouvement. M. de Humboldt se remit à l'œuvre. Dans une lettre adressée au duc de Sussex, président de la Société royale de Londres, il demanda une coopération qui lui fut libéralement accordée. Le capitaine Ross fut chargé d'aller recueillir des observations dans l'hémisphère austral; des observatoires magnétiques furent élevés dans le Canada, à Sainte-Hélène, au Cap, à l'île de France, à Ceylan, à la Nouvelle-Hollande, et le globe tout entier se trouva, pour ainsi dire, enserré dans un réseau dont chaque maille avait été tissée par la main de M. de Humboldt.

M. de Humboldt compte aujourd'hui soixante-dix-sept ans, et c'est chose admirable que de retrouver chez cet illustre patriarche de la science la même activité intelligente, le même besoin de s'instruire qu'il montra dès sa jeunesse. Toujours désireux de la vérité, il l'accepte d'où qu'elle lui vienne, et ne craint jamais d'aller au-devant. Bien différent de ces faux grands seigneurs de la science qui se rendent inabordable pour se donner un air occupé, M. de Humboldt est très facilement accessible pour quiconque peut lui montrer le moindre fait intéressant et nouveau. Il ne demande qu'à juger par lui-même, et nous l'avons vu quitter des occupations pressantes, se dérober aux affaires qu'il venait traiter à Paris au nom de son souverain, pour aller dans le cabinet du plus modeste travailleur vérifier des détails d'organisation ou répéter quelque observation, quelque expérience nouvelle.

Citons ici un fait qui peindra mieux que des paroles ce besoin de voir et de comparer qui caractérise si éminemment l'esprit scientifique de M. de Humboldt. Pendant son séjour en Amérique, il avait exploré les gigantesques foyers volcaniques des Andes; il avait assisté à de nombreux tremblements de terre, et, parmi les savants européens, nul sans doute ne pouvait mieux que lui parler de ces redoutables phénomènes d'après des observations personnelles. Cependant, avant de publier ses recherches sur ce sujet, il voulait visiter les volcans d'Europe. Dans les tacs de la Guyane, il avait étudié le *gymnote* ou anguille électrique de Surinam; il avait éprouvé sur lui-même quelques-unes des violentes décharges dont une seule suffit pour paralyser, pendant plusieurs minutes, l'homme et même le cheval le plus vigoureux; mais, avant d'émettre une opinion sur les étranges facultés de ce poisson, il voulut les comparer aux propriétés analogues que présentent quelques habitants de nos mers. En 1805, à peine arrivé en France, il fit le voyage de Naples tout exprès pour aller observer le Vésuve et la torpille.

De l'esquisse biographique que nous venons de tracer ressortira, nous l'espérons pour tout le monde, le caractère essentiel de M. de Humboldt, considéré comme savant. A proprement parler, il ne faut voir en lui ni un physicien ni un chimiste, pas plus qu'un géologue ou un zoologiste. Si pendant des années entières il s'est occupé de chimie, de physique, de sciences naturelles, de positions astronomiques, ce n'étaient là pour lui que des études préparatoires. Dès sa jeunesse, M. de Humboldt a voulu être voyageur scientifique dans la haute et grande acception du mot; il a voulu, comme il le dit lui-même, saisir le monde des phénomènes et des forces physiques dans leur complexité. Or, pour atteindre ce but, si élevé qu'il effraiera toujours un esprit ordinaire, pour l'approcher seulement, et satisfaire aux exigences de la science moderne, il fallait ce savoir presque universel que possède M. de Humboldt, car, sans une instruction solide dans les sciences spéciales, toute contemplation en grand de la nature, tout essai d'appréciation générale de ses phénomènes, ne peuvent conduire qu'à des résultats erronés et chimériques, semblables à ceux que nous a légués le passé.

A ce point de vue, la vie scientifique de M. de Humboldt, si accidentée, si fractionnée au premier coup d'œil, se montre avec un admirable caractère d'unité, et l'on comprend bien mieux aussi toute la valeur intellectuelle de celui qui, pendant soixante ans, rattacha à une même pensée tant de travaux en apparence étrangers les uns aux autres. Le savant sédentaire et le voyageur scientifique ont chacun leur tâche à remplir. Les résultats que l'on demande à des veilles paisibles, passées dans un cabinet au milieu d'occupations régulières, ne peuvent être comparés à ceux qu'il faut conquérir au prix de mille fatigues, de privations de tout genre et de dangers réels. Laissons donc au savant de nos villes ces ouvrages achevés et complets, ces monographies qui acquièrent chaque jour plus de prix. Demandons autre chose au voyageur. Pionnier de la science et de la vérité, pour ainsi dire, en enfant perdu, il doit défricher le terrain et tracer la route aux hommes spéciaux qui marcheront sur ses traces. Ce qu'il lui faut surtout pour atteindre ce but, c'est la promptitude et la justesse du coup d'œil qui multiplie le temps, la rapidité qui devine un fait par un autre, l'esprit de généralisation qui sait tirer d'un petit nombre d'observations tout un ensemble d'idées. Certes, dominé comme il l'est presque toujours par les circonstances extérieures, il s'égara quelquefois dans ses conclusions, mais il n'en remarquera que plus aisément les faits exceptionnels, il les signalera à ses successeurs, et ses erreurs mêmes profiteront à la science en appelant l'attention sur des points bien déterminés.

Toutes ces qualités, M. de Humboldt les possède à un degré éminent; tous ces services, il les a rendus, non pas à une seule science, mais à presque toutes les sciences. De plus, il a payé sa dette à la plupart d'entre elles par des travaux spéciaux d'une importance réelle. Enfin il laisse à la physique générale ses recherches sur la distribution de la chaleur à la surface du globe, à la botanique sa géographie des plantes, c'est-à-dire des œuvres capitales, qui ont eu une influence incontestable, qui ont ouvert des voies nouvelles, et qui à elles seules auraient suffi pour immortaliser le nom de leur auteur. Si, depuis l'apparition de son ouvrage, on a pu modifier quelques-unes de ses conclusions, on ne peut nier que les faits qui échappent aux formules générales, l'expression de l'état de la science en 1815 ou 1817, n'oublions pas que de cette époque la masse de nos connaissances

s'accroît avec une incroyable rapidité, et qu'en définitive, si M. de Humboldt a été quelquefois dépassé, c'est par des hommes qui, marchant sur ses traces, n'ont eu qu'à aplanir et à étendre la route que déjà il leur avait faite large et belle.

De ses illustres contemporains que nous avons nommés en commençant, Napoléon a disparu, emporté par les tourmentes politiques; Cuvier est mort, Châteaubriand se tait. Seul, M. de Humboldt élève encore une voix que le monde savant écoute non-seulement avec le respect dû aux services passés, mais avec l'attention que commande l'attente de services nouveaux. Cette haute considération est légitimement acquise, pleinement méritée. Si, dans chacune des sciences dont il s'est occupé, M. de Humboldt compte des supérieurs; si, en chimie, en botanique, en géologie, en zoologie, il reste au-dessous des Lavoisier, des Jussieu, des de Buch et des Cuvier, comme voyageur, comme *physicien du globe*, nul ne peut lui disputer une place à côté de ces rois de l'intelligence.

II.

M. de Humboldt semble avoir voulu expliquer et résumer sa vie entière dans le dernier ouvrage qu'il a publié. L'ensemble des choses, l'ordre dans l'univers, tel est le sens du mot *Cosmos*, qui sert de titre à ce livre. Peut-être, comme l'auteur le reconnaît lui-même, l'expression est-elle un peu ambitieuse, en ce sens du moins qu'il ne nous est pas encore donné de saisir et de formuler dans leur enchaînement éternel les causes et les effets d'où résulte ce grand tout que nous appelons l'univers. Aussi M. de Humboldt a-t-il grand soin de nous prévenir que ce n'est pas une *histoire*, mais une *description* qu'il entend, et, même restreinte dans ces limites, la tentative avait de quoi effrayer. « Classer et coordonner les phénomènes, pénétrer le jeu des forces qui les produisent, peindre la magnificence dans l'ordre, donner, par un langage animé, une image vivante de la réalité, réunir l'infinité variée des éléments dont se compose le tableau de la nature, sans nuire à l'impression harmonieuse de calme et d'unité, dernier but de toute œuvre littéraire ou purement artistique, » tel a été le plan de M. de Humboldt, tel est l'esprit général de son ouvrage.

On le voit, *Cosmos* n'est pas seulement l'œuvre d'un savant, c'est encore l'œuvre d'un écrivain, et ce double caractère, que M. de Humboldt a cherché à lui imprimer, a dû nécessairement exercer une grande influence sur le choix général de la forme. Celle que l'auteur a adoptée lui était déjà familière, et le succès universel que ses *Tableaux de la nature* obtinrent dès leur apparition a dû le séduire autant que la nature même de son talent. Resté profondément artiste au milieu des préoccupations scientifiques d'une longue carrière, M. de Humboldt a vivement senti tout ce qu'il y a de solennelle poésie dans les phénomènes que l'on contemple avec les yeux du corps ou qu'on embrasse avec les yeux de l'esprit. Il a su peindre ces grands spectacles dans un style élevé et pittoresque, et tous ceux qui ont pu lire dans l'original les pages éloquentes qu'il leur a consacrées, tous, jusqu'à ses adversaires en politique et en philosophie, sont unanimes pour reconnaître que l'auteur du *Cosmos* n'est pas resté au-dessous de la tâche qu'il s'était imposée; tous s'accordent pour le louer, et pour le comparer, sous ce rapport, à notre immortel Bacon.

Trop peu familier avec la langue allemande pour jouir de ces beautés originales, il nous est malheureusement impossible d'apprécier l'effet général produit par *Cosmos* dans sa langue primitive. Obligé par conséquent de nous placer au point de vue du lecteur français, de juger presque uniquement en savant, nous ne pouvons nous empêcher d'éprouver quelque regret du mode d'exposition employé par M. de Humboldt. Certes, le style descriptif offre de grands avantages: il permet de frapper l'esprit du lecteur par de vives et fortes images, il se prête admirablement bien à l'expression de ces larges idées que l'auteur se proposait surtout de présenter; mais cette manière d'écrire a aussi ses inconvénients. Dans un travail scientifique, il est impossible d'échapper entièrement à la discussion des détails, et alors l'adoption d'une autre forme devient impérieusement obligatoire. C'est ce qu'à très-bien senti M. de Humboldt lui-même. Dans les premières parties de son livre, on trouve quelques digressions qui tranchent sur le reste de l'ouvrage et que personne ne regrettera d'y rencontrer. Nous citerons surtout les pages relatives à l'histoire physique des comètes, à celle des étoiles filantes. Ces résumés de faits précis, choisis et groupés avec talent, attachent et instruisent réellement le lecteur, qui n'en est que plus facilement conduit à adopter les conclusions générales, et, si il nous est permis d'exprimer un regret, c'est que de pareils passages ne soient pas plus multipliés. Trop souvent, ce nous semble, la nécessité de se resserrer pour ne pas nuire à l'effet d'un tableau, a entraîné l'auteur à parler par allusion, et le nom d'un savant, le titre d'un ouvrage, remplacent, mais bien imparfaitement, l'exposé au moins succinct des découvertes ou des faits.

Les notes placées à la fin du texte, et qui occupent un bon quart du volume, sont destinées sans doute à suppléer aux sacrifices nécessités par les exigences du style. Elles témoignent d'une rare et consciencieuse érudition, mais elles sont trop incomplètes. Un bien petit nombre d'entre elles renferme quelques courtes citations ou quelques développements; l'immense majorité consiste en de simples renvois. Pour que ces notes puissent être réellement utiles au lecteur, il faudrait qu'il eût sous sa main une bibliothèque comme n'en possède aucun particulier, comme on en trouverait peut-être difficilement dans la plupart des établissements publics. Demander qu'on remplace ces indications, forcément inutiles dans la plupart des cas, par des résumés ou des citations instructives, c'est, il est vrai, demander un second ouvrage, et ce travail, tout de compilateur et de copiste, ne saurait convenir à l'esprit si éminemment inventif et original de M. de Humboldt; mais ce complément, selon nous nécessaire pour donner à *Cosmos* toute sa valeur réelle, pourrait se faire facilement sous ses yeux, sous la direction de l'auteur, et serait accueilli par l'homme du monde, aussi bien que par le savant, avec une véritable reconnaissance.

Traduire *Cosmos* n'était rien moins que facile. Presque toutes les sciences ont été mises à contribution dans cet ouvrage, et chacune d'elles, on le sait, a sa langue particulière aussi bien en allemand qu'en français. Pour ne pas commettre d'erreurs, il fallait donc les parler toutes, et peu d'hommes possèdent le savoir que suppose la connaissance d'un aussi grand nombre d'expressions techniques. M. Faye, jeune astronome attaché à l'Observatoire de Paris, a néanmoins accepté coura-

geusement la tâche que se lui imposait la confiance de M. de Humboldt. Aidé par M. Arago, qui a revu et corrigé les épreuves, il a traduit l'ouvrage entier, à l'exception des quelques pages consacrées à la question des races humaines, dont s'est chargé M. Guigniaut, membre de l'Institut et professeur au collège de France. On voit que le *Cosmos* français offre toutes les garanties désirables de cette exactitude que nécessitent les ouvrages scientifiques. Ajoutons que sous le rapport du style il satisfait également à ce qu'on pouvait exiger. Sans doute on ne lira pas *Cosmos* comme un roman; mais, si quelques personnes sont forcées de revenir sur certains passages, elles se rappelleront qu'il s'agit d'un livre dont les compatriotes de l'auteur disent qu'il est trop allemand pour être lisible en français.

(La suite à demain.)

ANNONCES.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

M. JOSEPH HES, Chirurgien - Dentiste, a transféré son domicile rue Spuistraat section S. n° 387. Il est à consulter journallement de 10 heures du matin à 4 heures de l'après-midi.

VENTE

DE COUPONS A TOUT PRIX, EN DIVERSES ÉTOFFES ET AUNAGÉS.

M. van Weerden & Co., Hoogstraat, vendront Jeudi et Vendredi prochains, 9 et 10 Juillet, de 9 à 2 heures, une énorme quantité de Coupons tant en SOIERIES NOIRES ET COULEUR qu'en JACONATS, BALZORINE, TOILE LAINE, BASTISTE D'ECOSSE, MOUSSELINE LAINE, ORLEANS, TWILLS, MERINOS, PLAIDS, INDIENNE, PERSE, DENTELLES ET BLONDES, RUBANS, et divers articles blancs en MADRILANS, SHIRTINGS, FLANELLES, etc., etc., lesquels seront vendus (exclusivement) aux heures et jours indiqués, vu la grande quantité, à très bas prix.

BUREAU DE CHANGE

DE COMMISSION EN EFFETS PUBLICS, ETC. Rue dite Spuistraat, n° 19, à La Haye. Le soussigné a l'honneur d'informer le public qu'il vient d'établir dans la résidence un bureau d'échange pour faciliter aux étrangers et habitants de la ville, l'échange et la vente de toute espèce de Monnaies de tous les pays, de Billets de Banque et de Fonds Publics. Le paiement des coupons d'effets publics peut être fait au bureau. Le bureau sera ouvert tous les jours, depuis 10 heures du matin jusqu'à 5 heures après-midi.

A. van Oyen & Fils.

GRAND HOTEL DES BAINS

Schéveningue.

A partir du 22 Juin, tous les jours Table d'Hôte à 4 heures, et Salons pour Diners particuliers.

SWITZAR frères.

Cours des Fonds Publics.

Bourse d'Amsterdam du 6 Juillet.

	GOUS	OUVERT	FERMÉ
	5 juill.		
Dette active	61 1/2	61	61
Dito dito	73	72 1/2	72 1/2
Dito en liquidation	3	72 1/2	72 1/2
Dito dito	4	95	94 1/2
Dito des Indes	1	94 1/2	94 1/2
Syndicat	1	—	—
Dito	3	—	—
Société de Commerce	176 1/2	175 1/2	175 1/2
Act. du lac de Harlem	5	106	106
Chemins de fer du Rhin	4	111 1/2	111 1/2
Act. du Chemin de fer Holland.	—	—	—
Oblig. Hope & C. 1798 & 1816 1/2	—	107 1/2	107 1/2
Dito dito 1828 & 1829 1/2	—	105 1/2	105 1/2
Inscript. au Grand Livre	6	67 1/2	67 1/2
Certificats au dit	6	72 1/2	72 1/2
Dito inscriptions 1831 & 1833 1/2	—	97 1/2	97 1/2
Emprunt de 1840	4	90	90
Id. chez Stieglitz & Comp.	5	89 1/2	89 1/2
Passive	—	—	—
Dette différée à Paris	—	5 1/2	5 1/2
Deferred	—	—	—
Espagne	—	—	—
Ardoins	5	19 1/2	19 1/2
Dito	3	37 1/2	37 1/2
Coupons Ardoins	—	18 1/2	18 1/2
Obligations Goll. & Comp.	5	—	—
Dito métalliques	5	108 1/2	108 1/2
Dito dito	2	—	—
France	—	—	—
Inscriptions au Grand-Livre	3	—	—
Pologne	—	—	—
Actions 1836	7	—	—
(Emprunt à Londres 1839	—	—	—
Id. id. 1843	—	85 1/2	85 1/2
Brésil	—	—	—
Portugal	—	50 1/2	50 1/2
Obligations à Londres	3	50 1/2	50 1/2

Bourse d'Anvers du 6 Juillet.

Métalliques, 5 % — Naples, 5 % — Ard., 5 % — Dette différée ancienne, — Passive 5 % — Lots de Hesse 51. — Cours après la Bourse (2 1/2 heures). Ardoins 19 1/2 A.

Bourse de Londres du 4 Juillet.

3 % Cons. 95 1/2, — 2 1/2 % Holl. 60 1/2, — 1 1/2 % Id. 94. — Esp. 5 % 24 1/2, — 3 % 35 1/2, ex-d. Portug. 4 % 48 1/2. — Russie 100, 111.

Bourse de Vienne du 30 Juin.

Métalliques, 5 % 121 1/2. — Lots de fl. 500, 154 1/2. — Lots de 250, 122 1/2. — Actions de la Banque 157 1/2.

LA HAYE, chez Léopold Loebenbergh, Lage Nieuwstraat. Dépôt général à Amsterdam chez M. Schoonveld et Fils. Benrs teeg; et à Rotterdam, chez S. van Rijn Schoek, Hoofdeboord.